

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

III

ELLE EST MORTE !

Il fallait bien qu'un jour enfin elle mourût,
Que la grande Ennemie un jour fût la plus forte,
Que triomphalement un jour elle apparût,
Ouvrant à deux battants la porte,
Et marchant droit au cœur tant de fois écrasé,
Abattu désormais, vide, immobilisé.
Elle est là toute raide attendant qu'on l'emporte :
Elle est morte !

Et le sombre au delà quand elle se taisait
Qui passait en fantôme et la terrorisait,
Ce sombre au delà noir l'a prise en sa cohorte :
Elle est morte !

A.-M. BLANCHECOTTE.

AUX OUVRIERS

PHILANTHROPIE ET CHARITÉ.

Aidons-nous mutuellement,
La charge de nos maux en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre, est un soulagement.
(FLORIAN.)

Ces vers sont un bel enseignement de la philanthropie. Cette vertu est l'amour de son semblable avec le désir de lui être utile.

Comment se fait-il cependant que la philanthropie ait si peu d'adeptes, qu'elle fasse si peu d'apôtres ? — C'est que la philanthropie ne produit d'ordinaire qu'un effet personnel qui s'éteint avec l'individu. L'homme n'est pas porté à admirer ce qui vient d'un homme comme lui, ce qui ne représente pas une idée qui lui est supérieure.

Le philanthrope dit : " Je fais le bien d'après l'impulsion de mon cœur qui est bon ; j'éprouve du plaisir à soulager mon semblable. " — Eh bien, moi, je n'éprouve pas ce plaisir : je vous admire, mais je ne vous imite pas.

La charité, au contraire, procède d'une idée. — Le sentiment qui en découle est celui-ci :

Dieu, qui a formé mon cœur à la bonté, me dit que je dois aimer mon semblable comme mon frère.

Par mes bienfaits, je dois soulager son corps pour arriver à son âme, et, par son âme, élever son cœur à Dieu. Je ne suis même pas maître d'aimer ou de ne pas aimer mon frère : Jésus-Christ m'a fait un devoir de l'aimer. Il dit à tous : " Malheur aux riches ! Bienheureux les pauvres ! " pour nous faire craindre l'abus, que nous pourrions faire des biens que nous possédons ou que nous envions.

Dieu sait l'homme tellement faible dans sa vertu — et celui qui reçoit si peu porté à la reconnaissance — qu'il donne des encouragements et fait même des promesses à ceux qui aimeront leurs frères.

" Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites. "

" Un verre d'eau froide donné en mon nom sera récompensé au centuple. "

Nous devons donc faire la charité au nom de Dieu, parce que nous sommes imparfaits dans la manière de la faire.

Et, de même que je ne demande pas l'admiration pour ce que je fais de la part de Dieu, vous ne devez pas être sévère dans la manière de me juger.

Les Etats, qui ont voulu se substituer à Dieu, ont créé la philanthropie et ont remplacé le zèle de la charité par l'administration.

Aussi le pauvre voit de jour en jour ses secours diminuer. Sur une somme de 20,000 francs qui lui est destinée, il faut distraire 4 à 5,000 francs de frais d'employés.

L'homme ne lutte pas avantageusement contre Dieu. Il faut peu d'années pour qu'il soit forcé de reconnaître qu'il s'est trompé.

La charité a-t-elle des avantages ?

Il est écrit dans un petit livre, plus répandu que lui : la *Journée du chrétien* :

" Le jeu, le luxe, la débauche ont ruiné mille maisons, l'aumône n'en a jamais appauvri une. "

Il n'est pas nécessaire de rappeler tous les malheurs que le jeu, le luxe, la débauche entraînent à leur suite.

On pourrait même demander dans quelle famille il n'y a pas eu, au moins de loin, de ces exemples funestes qui devraient instruire la jeunesse.

Il est écrit aussi dans ce même petit livre :

" C'est un grand art pour amasser du bien que d'en faire aux autres. "

N'est-il pas vrai que la visite du pauvre nous instruit, nous fait réfléchir sur les causes qui ont amené ses malheurs. Ces mêmes causes ne peuvent-elles pas produire les mêmes effets sur nous, si nous ne sommes pas prévoyants ?

Nous serions heureux alors qu'on vint nous consoler et nous aider.

Ces réflexions élargissent notre cœur, le disposent au bien et nous font apprécier notre propre bonheur. Elles sont d'ailleurs mises en pratique par nos jeunes gens de Paris qui font partie de nos quarante Petites Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Bons pour les pauvres, qu'ils visitent régulièrement ils trouvent le moyen d'économiser, sur leur maigre salaire, quelque chose pour les familles qui leur sont confiées.

De ce fait aussi, ils prennent la force d'éviter toute dette et d'apprendre à connaître l'épargne.

Mais peut-on toujours faire la charité ?

Un jour, à la porte du temple, Notre-Seigneur fit arrêter ses apôtres, et pendant que les Pharisiens faisaient ostensiblement l'aumône, il fit remarquer aux siens une pauvre veuve qui, simplement, avait mis dans le tronc sa petite offrande. Il dit alors : " Je vous le dis, en vérité, que celle-ci a donné plus que tous les autres, parce qu'elle a donné sur son nécessaire. "

Pour faire la charité, faut-il même donner de l'argent ? Une soupe partagée, une bonne parole, une complaisance, un seau d'eau monté au sixième chez une pauvre vieille, l'histoire d'un vieux soldat entendu vingt fois, sont des actes de charité qui peuvent avoir une grande valeur.

Combien d'ouvriers malheureux seraient aujourd'hui à l'aise si, de bonne heure, au temps des bonnes quinzaines, ils avaient su faire la part du pauvre. Ils auraient appris en même temps à faire la part des mauvais jours.

Qui ne connaît un parent, un ami malheureux, une veuve chargée d'enfants, une société qui visite régulièrement les pauvres ?

Quelle belle occasion de pratiquer cette solidarité, cette fraternité que les gens plus simples, plus pratiques, appellent la charité !

Il est toujours temps de bien faire : penser aux pauvres, c'est penser à nous sagement. C'est aussi nous préparer une satisfaction du cœur et, ce qui est plus, la bénédiction de Dieu.

Ne soyons pas seulement philanthropes, c'est trop près de l'orgueil ; c'est, faire partir de soi, ce que Dieu y a mis de bon. Aimons, au contraire, à lui montrer notre reconnaissance. Ne disons pas à l'affligé : je vous fais du bien parce que mon cœur est bon ; mais, je viens à vous parce que Dieu, qui vous a créé comme moi, me dit que vous êtes mon frère et qu'il m'aimera d'autant plus que je saurai mieux vous aimer.

Les quatre vers qui ont inspiré cet article sont pleins de beaux sentiments ; mais ils auraient été complets s'ils avaient nommé Celui qui en est l'essence, Celui qui a dit dans l'Evangile : " Aimez-vous les uns les autres, " et qui, par amour pour nous, a souffert toute sa vie et jusqu'à la mort de la croix.

LÉON DUPONT.

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

Ce qui est relatif aux continents disparus n'a pas reçu, jusqu'à ce jour, de confirmation scientifique, et les légendes du roi d'Ys, de l'Atlantide, sont restées... des légendes.

Si la géographie, considérée dans ses phénomènes géologiques, apporte la preuve de l'existence, il y a bien des siècles, de continents aujourd'hui recouverts des

eaux de l'Océan, de presque îles changées en îles, et par contre, de vastes déserts de sable autrefois des mers, rien n'est venu apporter une forme tangible aux poétiques suppositions de filles, de villages, de royaumes florissants, aujourd'hui submergés.

De même que le Gulf Stream a été dévié par la grande commotion résultant de l'explosion du Krakator, changeant la climaterie des continents qu'il baignait jadis et dont il s'est éloigné, il est parfaitement plausible qu'un brusque changement dans l'inclinaison de l'aclyptique ait pu, en substituant des terres, là où il existait des océans, et des mers, là où s'élevaient des habitations, déterminer des Atlantides ; mais, jusqu'à ce jour, ce ne sont que fictions auxquelles aucun fait n'est venu donner l'apparence d'une réalité.

Nous avons des volcans sous-marins dont le Santorin est le type bien connu ; nous avons des sources d'eau douce situées en pleine eau salée ; les houillères qui relient, quelquefois, deux continents, prolongeant leurs filons sous les Océans, viennent à l'appui de la thèse, aujourd'hui admise, de l'apparition de mers intérieures là où s'élevaient des continents ; les houillères des Cornouailles, qui se prolongent fort avant sous la Manche, s'étendent vraisemblablement jusqu'aux côtes françaises ; celles de Sydney, dans l'Île du Cap-Breton, peuvent être prolongées jusqu'à Terre-Neuve, peut-être, ce qui impliquerait, il y a quelques milliers d'années, la possibilité d'une réunion de la France et des Îles Britanniques ; du continent américain et de l'Île de Terre-Neuve, mais pas d'Atlantide. Attendons encore patiemment le fait, qui viendra peut-être éclaircir cette question jusqu'ici obscure.

Les galions du Vigo ont donné lieu à suffisamment d'allusions plus ou moins plaisantes — pas pour les actionnaires par exemple — pour n'avoir besoin que de peu de commentaires.

Qu'il y ait eu des millions représentés par des lingots d'or, enfouis dans la baie du Vigo, la perte et la destruction des navires portant ces trésors, cela est incontestable. Que ces trésors y soient encore, les opinions sont absolument partagées.

Une société financière, dite des galions du Vigo, arguant du fait que les millions jadis enfouis n'avaient pu être retirés, se créa, dans le but de procéder au sauvetage du métal précieux.

Des sondages furent faits dans de nombreux endroits, tous ceux qui paraissaient devoir être le lieu du coulage à pic des navires ; des scaphandriers explorèrent les fonds, on trouva même quelques carcasses de navires, mais de trésor, point.

Les moyens, alors peu perfectionnés, d'investigation sous-marines ont-ils fait défaut ?

D'autres chercheurs — silencieux — avaient-ils déjà pensé à procéder à des sauvetages ?

Un Nemo inconnu a-t-il trouvé l'or et l'a-t-il employé pour le plus grand bien des peuples opprimés ? Mystère !

On ne peut admettre que l'or se soit dissout, l'eau régale seule a ce pouvoir. Il a été perdu là ; on n'a jamais entendu dire qu'aucune tentative ait été faite, à part celles de l'infortunée compagnie précitée, pour l'en retirer ; il faut bien admettre, si quelque sous-marin inconnu, précurseur du Goubet et du Gustave Zédé ne l'a pas subtilisé, qu'il y est encore.

Le perfectionnement de nos appareils modernes sous-marins permettra, à bref délai, de trancher cette question intéressante. Il y a bien eu, en Amérique, un inventeur de système qui, arguant de ce que l'eau de mer contenait une certaine teneur en or, peu considérable, il est vrai, voulait, par la distillation, extirper le précieux métal. Je crois que l'infortuné et ses actionnaires, s'il en a réunis, ont dû " boire la forte goutte, " et salée, encore, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisqu'ils puisaient à la mer.

Ceux qui ont cru au vil métal dans la baie du Vigo, sont sortis de l'expédition passablement endoloris.

A qui la passe actuellement !

LOUIS PERRON.

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.